

Les combats du Saint-Gothard en 1799 : dédié aux militaires du rassemblement de troupes de 1861 [suite]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **6 (1861)**

Heft 16

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-329397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, major fédéral.

N° 16

Lausanne, 28 Août 1861.

VI^e Année

SOMMAIRE. — Les combats du St-Gothard en 1799 (*fin*). — Rapport du département militaire sur sa gestion en 1860 (*suite*). — Cavalerie. — **SUPPLÉMENT :** L'Italie en 1860 (*suite*).

LES COMBATS DU SAINT-GOTHARD EN 1799.

(Dédié aux militaires du rassemblement de troupes de 1861.)

(*Suite.*)

La seconde colonne, soit celle du centre, composée de deux bataillons, s'avança aussi de la vallée d'Engelberg-Aa. Elle franchit le passage des Surenen pour descendre sur Attinghausen et Erstfeld.

La troisième colonne, celle de gauche, aussi de deux bataillons, marcha par Seelisberg et Bauen sur Seedorf.

Cette attaque de front ne réussit pas en elle-même, le 14 août.

La première colonne s'épuisa un certain temps en vains efforts contre le Meyenschanz. Alors les Français commencèrent à gravir les hauteurs pour tourner l'ouvrage. Mais la chose n'était pas facile, surtout pour des hommes fatigués par deux journées de rudes marches, et qui, le matin même, avaient reçu un orage terrible sur le Susten. Le soir, ils purent enfin tirer quelques coups de fusil depuis les hauteurs dans la redoute, mais sans résultat.

La deuxième et la troisième colonnes atteignirent bien la Reuss, mais ne purent aller au-delà. L'aile droite de Simbschen avait rompu les ponts, et, à couvert derrière les ondes impétueuses de la Reuss, elle entretenait un feu vif et efficace sur les Français.

Le soir s'approchait, lorsque Lecourbe apparut sur le flanc droit de Simbschen avec sa réserve.

Ce n'était pas sans peine ni perte de temps qu'il avait pu débarquer à Fluelen. Le lac s'était courroucé, et d'autre part les deux compagnies autrichiennes avec leur unique canon firent une vigoureuse ré-

sistance. Mais le prévoyant Lecourbe avait pris ses mesures pour cette éventualité, et il avait compté sur l'efficacité ordinaire des mouvements tournants. Dans le trajet de Brunnen à Fluelen, il avait jeté à terre, près de la chapelle de Tell, environ 400 hommes qui escadèrent l'Axenberg et descendirent à Bürglen, sur les revers des deux compagnies autrichiennes. Cette diversion permit à Lecourbe de débarquer à Fluelen, et il engagea aussitôt le combat ayant des forces 4 à 5 fois supérieures. La moitié seulement des Autrichiens parvint à s'échapper par la vallée de Schächen; les autres restèrent sur le champ de bataille ou furent faits prisonniers.

Lecourbe s'avança aussitôt dans la vallée de la Reuss, sur la rive droite. Les deux compagnies autrichiennes de Seedorf, puis les deux d'Attinghausen se retirèrent devant lui en combattant. De même le bataillon d'Erstfeld dut se replier. De ce moment les Français, maîtres des ponts, purent faire leur jonction. La 2^e et la 3^e colonnes de Loison rallièrent Lecourbe, ce qui donna à celui-ci 6 bataillons soit 4000 hommes sous la main. Avec cette force, Lecourbe continua aussitôt à remonter la rivière, et à la tombée du jour il arriva devant Amsteg. Là se trouvait 1 1/2 bataillon d'Autrichiens, auquel se joignit le bataillon de réserve gardant l'entrée du Maderanthal. Les avant-postes des deux camps restèrent en présence pendant la nuit.

Au point du jour, le 15 août, la première colonne de Loison renouvela son attaque contre le Meyenschanz. Les tirailleurs parvinrent à gagner de plus en plus les hauteurs qui dominant l'ouvrage⁽¹⁾ et à diriger de là un feu plongeant sur les défenseurs. Enfin ceux-ci, après avoir repoussé cinq attaques successives des Français, durent abandonner la position, et se replièrent sur Wasen, toujours talonnés par l'ennemi; ils perdirent dans cette affaire la moitié de leur monde. Ralliés par le bataillon à Wasen, la retraite se continua, sous la direction du général Simbschen lui-même, sur Waltigen, puis jusqu'aux Schöllenen et au Pont-du-Diable.

Le même jour, au matin, Lecourbe avait attaqué Amsteg. Trois fois supérieur en nombre à son adversaire, il pressa celui-ci sur son flanc gauche et le refoula dans le Maderanthal, où il le fit poursuivre par un bataillon. Cette colonne autrichienne repassa le *Creuzlipass* et atteignit, le 16, Monpetavetsch, dans la vallée du Rhin. Le 15, vers midi, Lecourbe, continuant sa route dans la vallée de la Reuss, atteignit Wasen, et y fit sa jonction avec la première colonne de Loison, ce qui lui donna un effectif de 8 bataillons. Vers 4 heures,

(1) Parmi eux se distinguèrent surtout les carabiniers vaudois, commandés par le capitaine Morier.

il arriva à Geschenen. Là il trouva l'arrière-garde de Simbschen, en bonne contenance et couvrant courageusement la retraite des autres troupes autrichiennes, au défilé du Pont-du-Diable. C'étaient 3 compagnies. Simbschen leur fit prendre position entre le pont et le Trou-d'Uri, et après avoir coupé une partie du pont, elles attendirent de pied ferme une nouvelle attaque de Lecourbe.

Mais à peine cette position était-elle occupée que Simbschen reçut la nouvelle que le bataillon de réserve à Andermatt était engagé déjà depuis le matin contre l'ennemi, qui avait franchi la Furca et la vallée d'Urseren. — Quel était cet ennemi?... C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

L'aile droite de la division Lecourbe, commandée par le colonel Gudin et forte de 3 bataillons, était d'abord disloquée dans la vallée de l'Aar, à Brienz et à Meyringen. Déjà le 13 août cette colonne atteignit Guttanen, où la vallée prend un caractère de plus en plus sauvage.

Le 14, de grand matin, les sentinelles avancées des deux bataillons autrichiens Strauch, occupant la crête du Grimsel, annoncèrent l'ennemi. Aussitôt le commandant du poste fit prendre les positions étudiées pour cette éventualité.

En bas, vers le petit pont de pierre sur l'Aar et à l'endroit où le sentier s'enfonce entre les roches à pic et la rivière, furent postés 40 carabiniers Haut-Valaisans qui s'étaient joints aux Autrichiens. A mi-hauteur de la pente et vers l'hospice du Grimsel, un bataillon fut déployé en tirailleurs en demi-cercle, s'appuyant à l'autre bataillon, en réserve sur la crête plus en arrière. De ces positions dominantes, les Autrichiens purent voir d'assez loin les Français remonter la vallée, se former en ordre de combat en avant du petit pont, puis s'arrêter. Enfin à 9 heures du matin, une extrême avant-garde s'avança homme par homme contre le pont. Les deux premiers tombèrent en même temps sous deux balles valaisannes, et les autres rebroussèrent chemin. Il n'y avait pas moyen de passer outre. C'était 10 heures.

De tous côtés s'élevaient des glaciers à pic, surplombant la crête du Grimsel ; à gauche, le Nægeliggrætli, à droite le Sidelhorn. Les Autrichiens ne croyaient pas avoir d'autre danger à courir de ces côtés que celui des éboulements. Toutefois des coups de fusil partent bientôt ci et là de ces flancs escarpés, et deviennent de plus en plus fréquents, surtout dirigés contre la droite des Autrichiens. Les Valaisans se regardent tout étonnés, et voient de leur poste les feux des Français sur les hauteurs. En même temps, dans le bas de la vallée, les colonnes ennemies se remettent en mouvement ; celles-ci s'avancent au pas de charge et avec des cris sauvages. Un feu très vif s'en-

gage à l'entrée de la gorge, qui bientôt est remplie de fumée. Les carabiniers valaisans n'ajustent plus aussi bien; semblables à ces lignes d'infanterie surprises par la cavalerie, leur tir devient précipité et manque de précision. Le pont est franchi par les Français, et il faut battre en retraite. Sur le flanc de la montagne, le feu des tirailleurs continue toujours; l'aile droite de la chaîne autrichienne est aussi obligée de plier; la gauche et le centre tiennent encore un moment; mais le moral n'y est plus; les avantages des Français sont trop marquants et trop visibles pour que l'équilibre puisse se rétablir, et après une nouvelle et courte lutte les Français atteignent enfin le plateau de l'hospice. La gauche et le centre de la chaîne autrichienne tiraillent encore; mais ils ont affaire à des soldats d'élite, animés par le succès, rompus aux fatigues, habilement conduits et supérieurs en nombre ⁽¹⁾. Ceux-ci marchent toujours, presque sans tirer, se servant le plus souvent de leurs fusils comme de bâtons de montagne, et semblables à ces fourmis gigantesques de l'Amérique que rien ne peut arrêter. Le progrès de leur marche est signalé par les roulements du tambour, par le bruit des fanfares et par le cri répété: « en avant! avancez camarades, » qui si longtemps a frappé l'Europe d'effroi ⁽²⁾. Cette scène s'est profondément gravée dans la mémoire de jeunes gens de Guttanen qui en furent les spectateurs et qui la racontent encore aujourd'hui avec émotion.

Le mouvement tournant des Français avait aussi porté jusque sur le flanc droit du bataillon autrichien de réserve. Quelques compagnies faisaient front de ce côté, mais il n'y avait pas moyen de déloger les Français de leur excellente position seulement par le tir; d'autre part, le terrain accidenté et encombré de cailloux qui se déroule en dessous de la crête ne permettait pas une attaque à l'arme blanche en bon ordre et rapide. Les Français continuèrent à agir en tirailleurs et à gagner le plus possible les revers de l'ennemi.

Le commandant du poste autrichien, voyant son premier bataillon se replier et se sentant pressé de plus en plus sur sa gauche, reforma de son mieux sa colonne pour se mettre en retraite par le Meyenwand, le long du glacier du Rhône, vers la Furca et le St-Gothard, comme ses ordres éventuels le lui prescrivaient. Le mouvement se commença; mais au bout de quelques cents pas, la colonne dut déjà s'arrêter; les hommes en tête tombaient sous les balles des tirailleurs français embusqués derrière les rochers et parvenus par la montagne

⁽¹⁾ Ils étaient environ deux mille, les bataillons de Lecourbe ayant été renforcés récemment. Avec eux se trouvait un bataillon vaudois.

⁽²⁾ Les zouaves de Palestro furent les dignes descendants des combattants de 1799.

jusque sur les revers des Autrichiens. Le bruit que la retraite était coupée se répandit bientôt parmi ceux-ci, et y sema l'alarme ; la tête se refoula sur le centre, et le tir ennemi s'augmentant encore, une grande confusion s'ensuivit. Une partie de la troupe s'engagea dans le défilé entre le lac des Morts, au sud de la crête du Grimsel, et la paroi du Nagelisgrætli. Dès lors tout ordre cessa ; quelques petits groupes, conduits par des officiers résolus, et des soldats débandés en grand nombre, prirent leur retraite comme ils purent. Un cercle de feux les entourait. Bon nombre d'entre eux furent précipités par les pentes glacées dans les eaux du lac des Morts, qui, une fois de plus, mérita le nom que lui avaient donné les Bernois et les Valaisans dans leurs luttes antérieures. Trois cents Autrichiens, qui s'étaient retirés le long du Sidelhorn et qui ne purent aller plus loin, y furent faits prisonniers. Environ 200 autres furent tués ; le reste seulement put atteindre Obergestelen. Quant aux Français, ils ne perdirent qu'une vingtaine d'hommes.

Le détachement tournant de Gudin, fort de 500 hommes, fut conduit par l'aubergiste Fahner, de Gutannen. Ayant à loger chez lui Gudin et son état-major, il avait vu l'embarras dans lequel se trouvaient ces officiers de n'avoir point de chemin sur ce terrain pour tourner la position autrichienne du Grimsel, et de ce que celle-ci était trop forte pour l'attaquer de front. L'aubergiste, en entendant ces plaintes, avait dit à un de ses voisins qu'il saurait bien trouver, lui, un chemin pour prendre à dos les Autrichiens. Le mot fut rapporté à Gudin, qui demanda des explications à l'aubergiste. Celui-ci nia d'abord le propos. Mais des menaces et des promesses employées tour à tour l'amenèrent à composition, et dès le point du jour, le lendemain, il guidait les compagnies françaises par un ravin vers le Nagelisgrætli et au pied des glaciers. Le sentier était parfois difficile, et les soldats durent ci et là s'aider des pieds et des mains, mais en somme il n'offrit pas, comme on peut s'en convaincre encore aujourd'hui, les dangers dont parlèrent dans le temps des gens non habitués à la montagne. Néanmoins les tirailleurs s'arrêtèrent deux fois, hésitant s'ils iraient plus loin et menaçant même Fahner de le fusiller, pour les avoir menés à leur perte. Sans l'autorité des officiers, celui-ci aurait bien pu avoir un mauvais parti.

Gudin ne s'endormit pas sur le succès que nous venons de mentionner. Dès l'après-midi, il marcha par le Mayenwand jusqu'au pied de la Furca, et le lendemain matin il entra dans la vallée d'Urseren. C'est lui qui attaquait le bataillon de réserve de Simbschen à Andermatt.

Revenons maintenant au Pont-du-Diable (1).

Lecourbe, qui était sans nouvelle de la droite de sa division, et qui ignorait entr'autres le succès du Grimsel, lança ses gens en avant pour occuper, le 15 encore, le Pont-du-Diable, pour s'emparer du défilé, et pour assurer par là la jonction de Gudin, qu'il pouvait supposer pressé par l'ennemi. En tout cas, il était important de ne pas laisser l'ennemi se concentrer dans cette forte position. Mais, comme au 2 juin, l'attaque de front seule sur un tel terrain, et de bas en haut, ne réussit pas. Un petit groupe de bons carabiniers, bien placés, maintint l'attaque à distance. Lecourbe put se convaincre que contre ce feu meurtrier de tireurs à couvert, secondé par la mitraille de quelques pièces également couvertes, il n'obtiendrait rien sans de très grands sacrifices; aussi, vers le soir, il se retira hors de portée.

Sur l'avis du bataillon de réserve d'Andermatt, Simbschen s'était porté à son aide avec un bataillon. Il trouva le premier engagé contre Gudin, entre Realp et Hospenthal. Avec ses deux bataillons, Simbschen tint bon, et Gudin ne put pas s'avancer au-delà de ce dernier point. Dans la nuit toutefois, Simbschen commença sa retraite sans bruit; il évacua de même Andermatt, et se replia au point du jour avec ses deux bataillons et demi sur l'Oberalp et les Grisons.

Le 16 au matin, Lecourbe trouvant tout tranquille au Pont-du-Diable, se prépara aussitôt à aller plus loin. Il fit réparer le pont, et à 8 heures, il opéra sa jonction avec Gudin à Andermatt. C'était la première fois, pendant cette campagne, qu'un aussi grand nombre de troupes, 12 bataillons, se trouvait massé dans la vallée d'Urseren. A la tête de cette imposante force, Lecourbe prétendait non-seulement chasser tout ennemi de ces montagnes, mais encore lui faire poser les armes. Il envoya immédiatement un bataillon à travers le St-Gothard sur Airolo, pour, de là, se porter par le Luckmanier dans les vallées du Rhin-Moyen et du Rhin-Antérieur sur les derrières des troupes de Simbschen, qui avaient passé l'Oberalp, aussi bien que de celles qui s'étaient retirées par le Creuzlipass.

Simbschen fut lui-même attaqué par Lecourbe, non loin du lac de l'Oberalp; les Français cherchèrent à entourer les Autrichiens. Simbschen se défendit très bien, même trop bien pour ses faibles ressources, et il put s'estimer heureux d'arriver le soir dans la vallée du Rhin avec 4 à 500 hommes, quoique ayant perdu un millier d'hommes et trois canons. Il trouva à Monpetavetsch deux des deux batail-

(1) Il paraît que les troupes combattantes ne connaissaient pas encore les chemins qui permettent de tourner le Pont, particulièrement sur la rive gauche de la Reuss. Ce n'est qu'en septembre que Lecourbe, pressé par Suvoroff, tourna le Pont-du-Diable et le Trou-d'Uri.

lons et demi qui avaient passé le Creuzli, et il atteignit Coire le 20, en échappant avec un grand bonheur au mouvement tournant des Français par le St-Gothard et le Lukmanier.

La perte totale de Simbschen se monta à environ 2000 hommes.

Il nous reste encore à dire ce qui s'était passé entre l'extrême droite française et la gauche autrichienne.

Le 13 août, Turreau attaqua vivement avec ses neuf bataillons les 2 1/2 de Victor Rohan au Simplon. Rohan, chassé du Simplon, se replia sur Domo-d'Ossola en laissant beaucoup de prisonniers aux mains de l'ennemi.

Turreau laissa une petite partie de sa division sur le Simplon et se tourna contre Strauch. Au premier avis de la marche des Français contre Rohan, Strauch avait descendu la vallée du Rhône avec 6 bataillons, et pris position près Lax, décidé à agir offensivement; mais Turreau le prévint.

Le 14 août de grand matin, ce dernier attaqua les Autrichiens. Ceux-ci se battirent très bravement pendant seize heures (dit le général russe Miliutin, qui n'est guère leur ami), et la victoire fut longtemps indécise. Vers le soir, Strauch apprit que les Français avaient chassé les 2 bataillons du Grimsel et qu'ils occupaient déjà le pied de la Furca, de telle sorte que la retraite sur la vallée de la Reuss lui devenait impossible. Pris ainsi entre deux feux, le colonel Strauch se décida à la retraite pour gagner le passage du Nufenen, qui le conduirait sur Airolo. Turreau ne lui laissa pas le temps de se retirer calmement; il l'attaqua de nouveau avec vigueur, et cette fois les soldats de Strauch plièrent et tournèrent les talons. Plusieurs détachement furent coupés et faits prisonniers, bon nombre d'autres tués. Ce ne fut qu'avec peine que Strauch parvint à rallier les faibles restes de sa brigade à Münster et à les conduire, à la faveur de la nuit, à travers le Nufenen. Le 16 il arriva à Faido, et le 20 à Bellinzone, après avoir aussi perdu environ 2 mille hommes.

Ainsi en deux jours les Autrichiens avaient été chassés de toutes leurs positions des Hautes-Alpes : de la vallée du Rhône au Lac Majeur; de la vallée de la Reuss dans le Rheinthal; de la Sihl derrière la Linth. Les avant-postes des Français se trouvaient de nouveau à Richenburg sur la Linth; à Bilten; au lac du Klönthal; à Somvix; sur le Gothard; au passage du Nufenen; et sur le Simplon. Ils avaient de nouveau en mains toutes les communications des Hautes-Alpes à l'ouest du Splügen.

La perte totale des Autrichiens fut de 8 mille hommes avec 11 canons; celle des Français d'environ 2 mille.

Quelle fut donc la cause de cet échec des Autrichiens ?

Ce ne fut pas le manque de bravoure au combat. A quelques exceptions près, peut-être dans le corps Jellacic, ils se battirent courageusement et même parfois avec trop d'acharnement contre un ennemi reconnu supérieur en nombre.

Quant aux opérations en général on ne peut également pas faire le reproche aux Autrichiens de s'être trop morcelés. Sur une telle ligne ils ne pouvaient guère se placer autrement qu'ils le firent.

Dans les détails d'exécution il y eut sans doute une trop grande dissémination des forces, particulièrement de la part de Simbschen. Celui-ci aurait pu, par exemple, employer déjà le 14 août ses deux bataillons d'Amsteg et d'Andermatt, et à cette journée ils auraient pesé d'un grand poids dans la balance.

Mais la plus grande, et à vrai dire la faute permanente des Autrichiens, fut de compter beaucoup trop sur les prétendus obstacles naturels du terrain, et sur la force de leurs positions. Reposés sur ce dangereux oreiller de sécurité, ils ne déployèrent pas l'activité qui eût été nécessaire, et ne surent pas entr'autres user assez de l'offensive. Ils oublièrent que la plupart des positions de montagnes sont tournables, qu'elles ont leurs points faibles, et qu'elles sont souvent d'autant plus faibles qu'elles paraissent plus fortes. Le Grimsel en est un exemple.

Les défenseurs d'une position de montagne doivent avant tout s'éclairer par un bon réseau de patrouilles, en communication avec des grand'gardes avancées au loin et qui peuvent être réduites à de très-petits effectifs. On doit viser par-là à se procurer toujours le temps de prendre une défense active, et de se masser en forces sur un point favorable ; par exemple, si nous prenons le cas du Meyenschanz, de sortir d'une position enfoncée pour se porter sur les hauteurs dominantes, où il eût été difficile de maintenir des troupes en permanence.

Essayons d'un exemple et prenons pour spécimen d'une défense active celle de la position de Wasen :

Les patrouilles envoyées, de jour comme de nuit, au-delà du Susten annoncent que deux ou trois bataillons français s'approchent. Aussitôt on fait sortir la garnison de Wasen et de la redoute, et on la fait marcher en avant, ne considérant plus le retranchement que comme un point d'appui pour la retraite. La troupe est déployée sur un front convenable, avec appuis aux deux ailes et on avance celles-ci le long des hauteurs. Deux compagnies seulement sont laissées dans la redoute ; deux autres sont envoyées en avant du gros, à distance seulement de 100 pas l'une de l'autre. Celles-ci, tout en servant d'avant-garde, doivent faire mine de se laisser déborder pour

attirer l'ennemi sur le front. De cette manière celui-ci entre dans nos lignes convergentes et se trouve à son tour enserré.

Le salut de la défense dans la montagne est de prévenir les attaques en attaquant soi-même.

Pour déployer une offensive convenable dans toute la vallée de la Reuss, Simbschen aurait dû tout d'abord organiser un bon service de signaux par le moyen de feux, de fusées et autres, puisqu'alors on n'avait pas encore le secours de la télégraphie électrique. Ainsi il aurait pu savoir à chaque instant sur quel point de son front l'ennemi arrivait en forces, chose essentielle à connaître dans des terrains semblables.

Si une telle organisation avait existé chez les Autrichiens, le 14 août 1799, ceux-ci auraient appris, dès le matin même, que deux bataillons français s'avançaient sur Seedorf, deux sur les Surenen, trois autres à travers le Susten (Lecourbe n'apparut que 8 heures plus tard à Fluelen). Simbschen aurait pu alors, pour opérer selon les règles d'une défense active, envoyer aussitôt deux bataillons d'Altorf dans le haut de la vallée, qui auraient porté secours partout où il en eût été besoin, et aller ainsi jusqu'à Wasen, en recueillant en route le demi bataillon d'Amsteg. A trois heures, les deux bataillons et demi pouvaient être à Wasen, où se seraient aussi repliés pendant ce temps les deux bataillons et demi d'Andermatt. Ainsi, dans le courant de l'après-midi, cinq bataillons auraient été concentrés dans le haut de la vallée, tandis qu'un seul fût resté à garder le bas et eût suffi à cette mission. Et en exécutant une contre-attaque sur la colonne de Loison, les cinq bataillons autrichiens pouvaient bien espérer d'entourer avant le soir les trois bataillons français. Peu importe ce qui aurait pu, pendant ce succès, se passer dans le bas de la vallée. Le 15 de grand matin, Simbschen aurait ramené sur Amsteg ses soldats enflammés par la victoire et aurait de nouveau pris l'offensive contre les troupes que Lecourbe aurait fait marcher la veille de Fluelen. Le sixième bataillon autrichien, qui peut-être aurait été forcé de se replier dans le Maderanthal, serait revenu sur ses pas pour participer à l'attaque.

C'est de cette façon qu'avait ordinairement agi Lecourbe.

Il avait opéré d'après ce système dans l'Engadine, en mars et en avril, lorsqu'il s'y trouva forcé à la défensive, et l'on peut se baser sûrement sur ses expériences pratiques pour juger les opérations de Simbschen comparativement à celles qu'il aurait pu faire.

Pour opérer efficacement dans les positions de montagnes, il faut qu'une partie du poste reste en défensive, et qu'une autre, plus con-

sidérable, multiplie ses mouvements et son activité. Chaque soldat sent alors avec plaisir qu'il contribue à dérouter le jeu de l'ennemi; « il veut nous tourner, dit-il, et c'est nous qui le tournons. » — Mais la partie même des troupes qui reste en défensive devant l'ennemi, ne doit pas se borner à demeurer en place, elle doit se porter un peu avant, de manière à ce que l'adversaire ne la trouve plus dans la position où il croyait la trouver. Le mouvement tournant qu'il aura voulu faire devra alors être raccourci et sera dérangé; nous pourrions nous-mêmes peut-être menacer ses flancs.

Le mieux encore est de se rappeler qu'il faut essentiellement prévenir l'ennemi; si l'archiduc, dans la plaine, avait attaqué le centre de Masséna, 45,000 hommes contre 2800, il l'eût repoussé et celui-ci aurait perdu le goût des entreprises de montagne.

La réussite complète de l'attaque du 14 et 15 août témoigne en faveur des bonnes dispositions de Lecourbe. Il eut partout la connaissance exacte des forces de l'ennemi, et sut s'arranger de manière à être supérieur sur les points les plus importants. C'est dans ce but qu'il opposa Chabran en forces égales au centre et à la gauche de Jellacic. Soult ne fût pas venu à l'appui de Chabran, et précipiter la retraite de Jellacic, que les choses n'en eussent pas été grandement changées; par la victoire des Français sur tous les autres points, Jellacic n'en eût pas moins été obligé de se retirer, au bout de quelques jours, derrière la Linth.

Mais ce qui est particulièrement remarquable, c'est la manière dont Lecourbe combina tous ses mouvements. Il fit agir tour-à-tour Gudin sur le Grimsel et par la Furca; et lui-même sut se multiplier avec sa réserve, qu'il fit donner successivement contre Jellacic et contre Simbschen. Il est certain que l'apparition des grenadiers de Lecourbe à Brunnen, puis à Altorf, puis à Amsteg donna chaque fois le coup décisif.

Si dans cette bataille sur un front de 25 lieues quelques-uns de ses mérites particuliers comme général en chef ont pu échapper aux regards, en revanche on le retrouve plusieurs fois, à la tête de petits détachements et de compagnies d'élite, comme un brave et intelligent troupier.

Par son lieu de naissance Lecourbe est un voisin de la Suisse. Il est originaire de Lons-le-Saunier, département du Jura. A l'époque de ses exploits en Suisse, il était âgé de 39 ans. Son père avait été officier, et le fils voulut aussi suivre la carrière des armes. Il débuta dans le régiment d'Aquitaine, où il resta jusqu'en 1785. Cette année-

là Lecourbe, privé d'avancement, se retira dans sa famille. La révolution arriva; les gardes nationales se formèrent, et le jeune retraité reçut le commandement de la garde nationale de Lons-le-Saunier. Bientôt il se rendit à l'armée du Rhin à la tête d'un bataillon du Jura, et il mit en évidence les trois qualités principales du militaire: zèle, courage et prudence, ce qui lui valut des éloges nombreux de ses chefs. Il apprit à connaître successivement plusieurs armées, envoyé de celle du Rhin à celle du Nord, puis à celle de Sambre et à celle de la Moselle. A la bataille de Fleurus il combattit, comme général de brigade, alors âgé de 34 ans, et fut honorablement mentionné dans le rapport. Il se distingua également à Rastatt en 1796.

L'année 1800 le trouva à l'armée du Rhin, sous Moreau, conduisant l'aile droite; il passa le Rhin entre Stein et Schaffhouse. Le 4 juin il franchit le Lech puis s'étendit ensuite vers le sud, et occupa Feldkirch et les Grisons. A la paix, Lecourbe se retira pour la seconde fois dans la vie privée.

Le procès de Moreau lui donna malheureusement l'occasion de manifester avec un peu trop d'affectation ses sentiments d'amitié et de fidélité envers son ancien général, ce qui lui nuisit aux yeux de l'armée et de Napoléon, et amena même sa radiation de la liste des généraux français.

A la Restauration, en 1814, Lecourbe fut réintégré dans son grade et dans ses titres, nommé comte, lieutenant-général, grand-croix de la Légion d'honneur et de St-Louis, et inspecteur-général d'infanterie. Pendant les Cent-jours, fidèle à son pays avant tout et voulant le préserver de l'invasion étrangère, il défendit à la tête d'un petit corps d'armée les environs de Belfort.

En octobre 1815, il mourut dans son lieu natal, d'une maladie dont il souffrait depuis longtemps, aimé et admiré de tous, dit un de ses biographes.

Une observation assez frappante qui résulte de cette courte esquisse biographique, c'est que Lecourbe ne fut pas à proprement parler un soldat de métier et de profession. A deux reprises, dans sa jeunesse et dans l'âge mur, il se retira et vécut bourgeoisement au sein de sa famille. Ce ne furent ni l'ambition ni la vanité qui l'appelèrent sous les drapeaux; ce ne fut pas davantage le plaisir tout militaire de commander, d'exercer, de batailler.

Nous trouvons au contraire dans Lecourbe une figure de guerrier toute particulière, et qui correspond assez au caractère du soldat suisse, c'est-à-dire que Lecourbe fut à vrai dire un *milicien*. Il est resté toujours militaire consommé; dans toute sa vie il se montre sol-

dat de cœur, de corps et d'âme ; il triomphe des plus grandes difficultés, il brave les éléments, il affronte la mort sous toutes ses formes ; mais il n'a pas besoin pour cela d'être toujours et en tout temps sous les armes, et il sait rester citoyen.

Ses goûts de la vie paisible ne l'empêchèrent pas non plus de lever l'épée quand il le fallut, même contre ses propres soldats. Lorsque, dans l'hiver de 1799 à 1800, la garnison française de Zurich se mutina, se proposant de piller la ville en compensation de ses retards de solde, Lecourbe se lança courageusement au-devant des mutins. Il étendit morts à ses pieds deux des plus exaltés, et calma les autres par sa parole imposante.

Une réintégration meilleure encore que celle de Louis XVIII a été donnée à Lecourbe par l'histoire, qui a conservé son nom si profondément marqué dans ses annales que le doigt même de Napoléon n'a pu l'effacer. Aujourd'hui, du reste, sous le second empire, pleine justice a été rendue à l'illustre guerrier de la République, et naguère son nom a brillé d'un nouvel éclat dans sa ville natale.

Et nous, Suisses, sur le terrain même des exploits de Lecourbe, respect à sa glorieuse mémoire ! Si jamais l'heure de la lutte sonne pour notre armée, souvenons-nous des beaux exemples qu'il nous a laissés et tâchons de les surpasser.

RAPPORT

DU DÉPARTEMENT MILITAIRE FÉDÉRAL SUR SA GESTION EN 1860.

(Suite et fin.)

L'état de la troupe, l'habillement, l'armement et l'équipement n'a en général donné lieu à aucune observation. Dans les cantons où, comme à Glaris et au Tessin, les carabines sont emmagasinées et souvent employées pour l'armement des recrues, on remarque assez fréquemment des augmentations de calibres.

Les recrues de Schwytz, du Tessin et du Valais n'avaient reçu qu'une instruction préliminaire très défectueuse. Les 4 semaines que la loi exige pour l'instruction ont été reconnues insuffisantes.

Les cadres de toutes les compagnies d'élite de carabiniers comptent réglementairement 1215 hommes. Les écoles de recrues de cette année en ont employé un huitième environ, ce qui montre que ces cadres ne sont pas trop chargés pour l'instruction et le service.

Vingt-neuf aspirants de II^e classe sur 32 ont été recommandés aux